



Anna  
GAVALDA

**Shalom AUSLANDER**  
**Anne BROCHET**  
**Anna FUNDER**  
**Patrick GRAINVILLE**  
**Frode GRYTTE**  
**Brigitte KERNEL**  
**François LEOTARD**  
**Cyril MONTANA**  
**Erik ORSENA**  
**Jean-Christophe RUFIN**  
**Boualem SANSAL**  
**John UPDIKE**



## Sommaire– n°12 / 15 janvier 2008

Ça se dit: Michael BYRNES, Marion RUGGIERI, l'Académie Goncourt .....	4
L'événement: Anna GAVALDA- « La Consolante » .....	5
L'histoire immédiate: François LEOTARD- « Ça va mal finir » .....	7
Les romans: Anne BROCHET, Cyril MONTANA, Erik ORSENNA, Brigitte KERNEL, Jean-Christophe RUFIN .....	8
L'ailleurs: John UPDIKE, Shalom AUSLANDER, Boualem SANSAL, Frode GRYTTE, Anna FUNDER .....	14
Les lettres du monde: M. LAURENCE, S. KING, J. LITTELL, A. « Siku » AKINSIKU .....	19
Le coup de cœur: Patrick GRAINVILLE- « Lumière du rat » .....	20

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°12  
(15 janvier 2008):

- l'événement: Miranda July
- les romans: Ph. Besson, J. Diwo, L. Miano, N. Arcan; P. Assouline, A. Baricco, M. Cohen, J. Johnston, A. Teuilié
- l'histoire immédiate: le mystère Cécilia S.
- l'ailleurs: I. Welsh, W. Stace, C. Palahniuk
- le coup de cœur: Simon Leys



**Prochain rendez-vous avec  
SB-Livres! Le magazine,  
le 15 avril 2008**

**C'est écrit...**

**« De grands oiseaux noirs jouent les cerfs-volants dans le ciel limpide. Ils accompagnent le bateau jusqu'au quai de leur grâce nonchalante. Leur vol immobile, ailes déployées prenant le vent, tire Lucie de sa méditation. L'agitation s'empare des voyageurs prêts à sauter sur le ponton dès l'immobilisation du navire. L'air sent soudain le fuel, la poussière et la friture. Juste avant l'arrêt complet des machines, Lucie regarde une dernière fois la mer luisante, presque blanche sous le soleil. L'appel du large... »**

**Michèle Gazier. « Un soupçon d'indigo » (Seuil, p. 103)**

**« Je ferme les yeux. Comme pour effacer les mots Je n'ai plus peur de rien. Des larmes se mettent à couler. Toi aussi, tu avais prononcé ce smot. Je les avais même pensés. Après ta mort. Un peu comme si ton décès, en me libérant de ma peur de mourir, m'avait libérée de celle de vivre. Je pouvais tout oser. Tout tenter puisque je me foutais des conséquences »**

**Corine Sombrun. « Les tribulations d'une chamane à Paris » (Albin Michel, p. 161)**

Crédits photos: D.R. (p.1, 4, 5, 6). Hacquard (p.7). Hermance Triay (p.8). B Matussière (p.10). Arnaud Février (p.11). Catherine Helie (p. 12, 16). N. Cramton / Opale (p.14). Patrick Andresson (p.15). Helge Skodvin (p.17). John Gullings (p.18). John Foley / Opale (p.20).

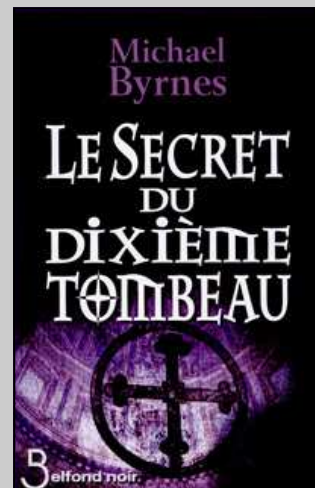
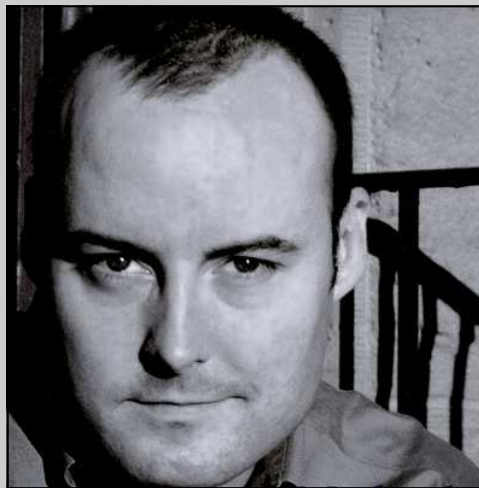
**Ça se dit...**

**Marion Ruggieri** Journaliste à l'hebdo *Elle*— responsable des pages Culture, et chroniqueuse radio-télé, elle publie son premier roman le... 1er avril. Titre: *Pas ce soir, je dîne avec mon père* (Grasset). Le « pitch » de l'affaire: comment une jeune femme peut-elle grandir quand son père refuse de le faire? Commentaire de l'éditeur: « à la fois drôle et pudique, tendre et cruel, ce premier roman sur la confusion des âges nous concerne tous ». Puisqu'il le dit...

**Académie Goncourt** A défaut de révolution, c'est pour le moins l'heure de la cassure! Hormis la limite d'âge fixée à 80 ans pour les académiciens Goncourt, un autre principe a été adopté dans la vénérable assemblée: à l'avenir, tout juré Goncourt ne pourra plus exercer « une fonction rémunérée chez un éditeur ». Cette restriction est la conséquence d'une longue réflexion menée par Bernard Pivot après les polémiques qui avaient entaché, ces dernières années, la crédibilité des prix littéraires.

**Le livre de l'été**

C'est annoncé— le livre de cet été 2008, on le connaît déjà! Aucun doute, ce sera le best-seller— son titre: *Le secret du dixième tombeau*, de l'Américain **Michael Byrnes**. Pour son premier roman, ce titulaire d'un MBA de l'université Rutgers frappe fort. La presse US le présente comme le rival de Dan Brown, et son éditeur français évoque « un thriller mystico-historique magistral ». Décor du livre: à la croisée de l'Orient et de l'Occident, des rues tortueuses du vieux Jérusalem aux arches secrètes du Vatican. Sortie en France le 5 juin 2008.

**C'est dit...**

**Russell Banks:** « *Quand j'étais plus jeune, je n'ai jamais saisi à quel point l'Amérique était une puissance impériale, parce que j'étais au milieu de l'Empire. Quand vous êtes au milieu de l'Empire, il est très difficile de comprendre. Vous ne pouvez pas voir ce que fait votre propre pays, votre propre peuple, votre*



*propre culture. Mais quand je suis sorti du pays et que je me suis installé en Jamaïque, dans les années 1970, j'ai pris toute la mesure de l'impérialisme qui a forgé le destin de ce petit pays. (...) Les Américains réalisent combien nous sommes connectés, (...). C'est lent, mais cette*

*conscience du monde se développe. C'est inévitable, c'est l'aspect positif de la mondialisation, s'il en est un. Cela oblige les Américains à se rendre compte qu'il y a un monde au-delà de nos frontières ».*

(mediapart.fr / Paris, 4 mars 2008)

**Marjane Strapi:** « *L'exil vous met à une place particulière: à l'extérieur. Que ce soit chez vous ou chez les autres. Ce qui est difficile à vivre. On en souffre ou on l'utilise pour avancer. J'ai choisi la seconde solution. Je me rends bien compte que ma situation était particulière. Je viens d'une famille de la classe moyenne qui avait les capacités de m'envoyer étudier à l'étranger. Ce n'est évidemment pas le cas de tous les exilés ».*

(L'Express / Paris, 20 février 2008)

**Gary Shteyngart:** « *On a également dit que l'Amérique est l'Absurdistan (tout comme la France certainement, bien que je ne connaisse pas assez le sujet pour réellement porter un jugement). Ce qui est intéressant, c'est qu'au moment où j'ai commencé à écrire ce livre (NDLR: Absurdistan, Editions de l'Olivier), j'avais encore l'espoir que la Russie prenne un peu exemple sur les Etats-Unis. Mais au final, je crois que les Etats-Unis- avec l'assaut contre la constitution de l'ère Bush, la corruption et le pouvoir donné aux élites du pétrole — ressemblent chaque jour un peu plus à la Russie. Imaginez ! »*

(fluctuat.net / Paris, mars 2008)



## Anna GAVALDA : « La Consolante »

**Voici donc l'événement littéraire annoncé de ce printemps 2008 : La Consolante, le nouvel et cinquième livre d'Anna Gavalda. Il y a du best-seller dans l'air avec un premier tirage de 300 000 exemplaires !**

Une tempête. Une tornade. Un maelström. Rien de moins sur le monde littéraire francophone... C'est le nouvel et cinquième livre d'Anna Gavalda, *La Consolante*, arrivé dans les librairies ce 11 mars 2008. Bien sûr que, de nouveaux livres, il en arrive par dizaines chaque semaine chez les libraires mais l'affaire est, là, autrement sérieuse. Le nouveau Gavalda... Il suffit de dire « le nouveau Gavalda » et la question fuse : « Il est comment ? » Voilà, c'est comme ça... La jeune femme vit discrète à Melun, grande banlieue sud-parisienne, mais elle est la star des lecteurs et des libraires. Pas encore 40 ans et quatre livres sur le CV avant cette *Consolante*. Quatre livres (dont un pour la jeunesse) mais vendus à plus de 3 millions d'exemplaires. Et on ne parle pas des droits ciné suite à l'adaptation de *Ensemble c'est tout* (par Claude Berri, avec Audrey Tautou et Guillaume Canet), en attendant ceux de *Je l'aimais* (par Zabou Breitmann, avec Daniel Auteuil et

Marie-Josée Croze).

Discrète, tellement discrète... A preuve : dès le début février, la romancière adressait une lettre aux journalistes. Elle y précisait que, devenue « vieille et revêche », elle voudrait « n'en faire qu'à ma petite tête (de linotte ?), c'est-à-dire continuer d'écrire, mais le plus discrètement possible ». Et d'y ajouter à l'attention des gens de presse : ok pour des entretiens mais uniquement par mail et à la seule condition que les questions concernent *La Consolante*... Ouh la la ! C'est quoi, cette affaire ? Voilà que « la » Gavalda- comme on disait « la » Callas, ferait son numéro- un numéro que même Madonna, pourtant *diva assoluta*, ne s'est pas encore permise... Bon, à la limite, on peut comprendre : voilà une jeune femme qui a su créer l'attente chez ses lecteurs-lectrices. Comme une sorte d'addiction, et quand on n'a plus son

Suite page 6 .../...

## L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

« Gavalda », on est en manque. Un psychiatre parisien de renom ne craint pas de lancer : « Elle fait du replâtrage social ». Alors, dès janvier, l'auteure a fait le tour des libraires- ses fidèles prescripteurs, ceux-là qui assurent que sa « petite entreprise » ne connaît pas la crise, certainement pas comme ces têtes pensantes de la presse parisienne qui la prennent de haut, avec leurs airs de détenteurs de la LITTÉRATURE au seul titre qu'ils n'ont jamais dépassé le triangle de Saint-Germain-des-Prés... N'empêche ! l'éditeur d'Anna Gavalda sait entretenir la « gavaladomania » puisqu'il a effectué un premier tirage de 300 000 exemplaires pour *La Consolante*- un tirage semblable à ceux d'Amélie Nothomb ou Marc Lévy, deux autres poids lourds de la chose écrite en France. Et puis, et surtout, il ne faudrait pas oublier qu'il y a un livre. *La Consolante*, donc... Dans un entretien à l'hebdomadaire *L'Express*, Anna Gavalda s'explique sur le titre de ce nouveau roman : « J'avais entendu ce mot dans son contexte « sportif » et l'avais trouvé très beau. Mais j'avais peur qu'après *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, *Je l'aimais* et *Ensemble, c'est tout*,

## Dans la presse

**LE PARISIEN** (11 mars 2008). « C'est comme un jeu de mikado. Des lignes romanesques, comme des baguettes, tenues dans le même poing puis lâchées sur la table dans un apparent désordre. Au lecteur de s'en débrouiller, en appuyant avec le pouce sur les extrémités biseautées de l'histoire qu'on lui raconte ».

**20 MINUTES** (11 mars 2008). « Ce nouveau roman se situe dans la droite ligne du précédent: tendre, sympa, proche de ses lecteurs, écrit dans la langue de tous les jours. Hormis les inconditionnels qui se régaleront de bout en bout, les autres risquent de s'essouffler dès les 150 premières pages qui peinent à faire démarrer ce pavé de 637 feuillets ».

**TF1.ici.fr** (10 mars 2008). « Chez Anna Gavalda, le bonheur n'est pas donné, il se construit, en dépit de l'acquis, de la famille existante : suffit de s'en choisir une autre ».



**La Consolante:**  
« J'avais entendu ce mot dans son contexte « sportif » et l'avais trouvé très beau. Mais j'avais peur qu'il sonne un peu guimauve, genre gnan-gnan-les-sentiments... »

il sonne un peu guimauve, genre gnan-gnan-les-sentiments, donc j'ai donné le manuscrit à mon éditeur sans titre. On était le 3 janvier, je crois, et j'avais écrit « Carte de Voeux 2008 » à la main. Et puis comme sa première réaction a été de pointer le côté dur et sombre de ce texte, je me suis dit que *La Consolante* irait quand même. Que son côté « baume » n'avait rien à craindre... Quoi qu'il en soit, c'est un mot et une « conception de la vie », comme le lecteur l'apprend à la fin, que j'aime beaucoup... »

Et nous voilà lecteurs-lectrices, embarqués dans une histoire de plus de 600 pages. Héros de *La Consolante*, comme on appelle chez les boulistes le tournoi proposé à ceux qui sont éliminés dès le premier tour de la compétition officielle : Charles Balanda, 47 ans, architecte. Vie banale. Sa femme lui échappe, il entretient légèrement une complicité avec sa fille Mathilde et une de ses sœurs- c'est pas très brillant ! Et puis il apprend la mort d'Anouk, la mère d'un de ses amis d'enfance- une femme que jadis il a tendrement aimée. Ça le per-

turbe gravement, lui tellement cartésien-mais grand garçon, il se reprend vite ! Retour à la vie. A l'amour. Parce que, précise la romancière, s'il y a Anouk, celle qui a désarçonné Charles, celle qui était très gaie mais qui donne à ce texte un petit goût triste et amer, il y a l'autre, « her name is Kate », elle va aider le héros, ce Charles Balanda, « à virer les éperons et qui- en nous racontant des choses affreuses, en nous prenant à la gorge le temps de sa confession- changera la lumière ».

Alors, surgit la question : Anna Gavalda est-elle un bon écrivain ? Et déjà on entend les pour, les contre. Les tenants de la littérature des bons sentiments, les opposants à cette écriture hésitant peut-être trop entre l'amplitude et la sécheresse. Les « accros » aux personnages quotidiens d'Anna Gavalda, les combattants de la littérature des bons sentiments... Une certitude, en quittant *La Consolante* : Anna Gavalda ne prend jamais la pose quand elle écrit. Dans sa démarche, elle transpire la sincérité. Et la vérité.

©Serge Bressan



>A lire :

*La Consolante*,  
d'Anna Gavalda.

Le Dilettante, 640 pages, 24,50 €.

## François LEOTARD : « Ça va mal finir »

Il le dit sans hésiter : pour les municipales en France, il a voté pour le candidat UMP à la mairie de sa ville aimée de Fréjus. Il sourit- et ajoute : « C'est vrai, j'ai voté Nicolas Sarkozy mais je dors mal depuis ». Et à l'automne dernier, deux événements de la vie qui va en France poussent François Léotard, 66 ans, lui l'ancien ministre de Jacques Chirac et d'Edouard Balladur retiré en littérature, à revenir en politique avec un livre court et incisif. Un pamphlet titré *Ça va mal finir*. La cible : Nicolas Sarkozy. Et ses gesticulations, son ego, sa politique... Et aussi le retour en France de la lutte des classes. Entretien.

### L'heure est si grave en France qu'elle vous a poussé à sortir de votre retraite ?

Mais c'est lui, Nicolas Sarkozy, qui m'a obligé à sortir de cette retraite ! On se connaît depuis un bon moment, on a même été ministres dans un même gouvernement... C'est un garçon extrêmement intelligent mais il a la quasi certitude d'avoir toujours raison. Le doute ne s'empare jamais de son esprit. Ce peut être une force, oui, mais aussi une faiblesse. Et puis son entourage ou les ministres sont tétanisés : il n'écoute pas. C'est un vrai risque, on n'a jamais raison tout seul...

### Avec votre pamphlet *Ça va mal finir*, n'empêche ! vous participez au phénomène Sarkozy !

Le poète Plaute évoquait le bourreau soi-même. Je crois bien que M. Sarkozy est le bourreau de lui-même... Son comportement se prête à l'attention qu'on lui porte, par sa mobilité, par ses coups d'éclat. Il a contribué à cette avalanche de regards. Et je crois que pour son ego, il doit y avoir une sorte de satisfaction. Presque de la fatuité.

### En même temps, il a fait campagne sur le thème de la rupture. Pas seulement sur les idées. Ça s'applique aussi au comportement ?

Oui, chez Sarkozy, il y a un côté Rambo... Les gens de l'Arche de Zoé retenus en otage, et il annonce : « J'irai les chercher un par un ». Ces temps-ci, il est prêt à sauter dans un avion pour aller chercher Mme Betancourt. Je ne connais beaucoup d'hommes politiques lancer de tels propos. Il y a beaucoup de forfanterie. Il marche aux coups d'éclat et il considère que la lumière doit rejaillir sur lui. Donc, il fait tout, il ne va quand même confier une mission à un énarque !

### Certains sont allés jusqu'à dire et écrire : Sarkozy est fou...

Aujourd'hui Président de la République, il a un côté infantile. Il a tous les jouets dont il rêvait, il peut s'amuser avec tous les boutons ! Il y a, chez lui, un mélange de doute et d'exaltation- il est difficile à décrypter mais il y a une certitude : il n'écoute plus personne...

### Dans les sondages, Nicolas Sarkozy est en chute libre et surtout largement distancé par son Premier Ministre...

La déception et le désamour des Français sont à la hauteur des fanfaronnades de la campagne présidentielle. La déception est rapide, brutale et forte mais la seule cause de cette situation,



>A lire :  
*Ça va mal finir*,  
de François Léotard.  
Grasset, 142 pages, 10 €.

c'est lui-même... Et on est en train de reconstituer la lutte des classes en France. C'est très dangereux, cette admiration pour l'argent affichée sans retenue !

### C'est un Président bling-bling...

Il a complètement oublié que Président de la République, ça sous-entend de la tenue. A ce niveau de la vie politique, la fonction domine l'homme... Alors, quand il parle crûment à un pêcheur ou à un visiteur du Salon de l'Agriculture, il veut dire : « Voyez ! je fais ce que je veux et je vous emm... ». Mais le pouvoir, ça suppose une tristesse, une mélancolie...

### Alors, avec Sarkozy, ça va mal finir ?

La France est un pays assez éruptif où jamais personne n'a prévu une crise... Mais aujourd'hui, il y a un malaise profond de la jeunesse. Et cette idée qu'on flatte les riches et les puissants, ça devient insupportable. Avec Sarkozy Président, on a recréé la lutte des classes...

©Propos recueillis par Serge Bressan

## Anne BROCHET : « La fortune de l'homme »

*Là, chez elle, assise sur un pouf vert dans son appartement parisien, elle dit : « Je m'attendais à plus de rejet. Je m'attendais à des réactions réservées ». Anne Brochet, 41 ans, comédienne d'excellence et d'exigence, écrit-aussi. Et ces temps-ci, elle publie son troisième livre, La fortune de l'homme.*



Là, chez elle, assise sur un pouf vert dans son appartement parisien, elle dit : « Je m'attendais à plus de rejet. Je m'attendais à des réactions réservées ». Anne Brochet, 41 ans, comédienne d'excellence et d'exigence, écrit-aussi. Et ces temps-ci, elle publie son troisième livre, La fortune de l'homme. Un recueil de six nouvelles, tout en inquiétude, retenue, intériorité. En introspection. L'auteure y installe des femmes pour héroïnes. Et tricote délicatement des textes autour du désir, de la jouissance. Et l'amour et de la maternité, aussi. Dans La fortune de l'homme, Le vrai moi ou encore Les loups, Anne Brochet ne craint pas la crudité des mots, l'extrême des situations- mais là où, chez certain autres « écrivains », il n'y aurait que grossièreté et vulgarité, chez elle c'est délicatesse, intelligence et poésie. Quittant La fortune de l'homme et se rappelant ses deux textes précédents (Si petites devant ta face et Trajet d'une amoureuse éconduite), on sait qu'Anne Brochet ne joue pas à l'écrivain. Elle est écrivain. Rencontre.

**Vous êtes comédienne réputée tant au cinéma qu'au théâtre. Alors, pourquoi écrire ?**

Pendant la rédaction des nouvelles de La fortune de l'homme, je me suis souvent interrogée. Oui, est-ce que je peux me permettre cette liberté de l'écriture ? Est-ce que je me donne cette liberté ? Et puis, j'ai pensé à ces moments de lecture. Moi, je lis le plus souvent dans ma chambre, sur mon lit. Ce sont des moments de recueillement. La lecture, c'est un moment privé, on n'est pas à quinze dans une chambre... Et l'écriture s'est imposée à moi, c'est comme une addiction...

**Qu'avez-vous cherché avec La fortune de l'homme ?**

Raconter l'unique dans l'universel. Ainsi, je vais raconter une

histoire d'amour qui ne ressemble pas à ce dont on parle d'habitude. J'y place des personnes dysfonctionnelles mais dans l'introduction, je prends garde de préciser certaines choses pour dédramatiser.

**Dans les six nouvelles de ce nouveau livre, vous emmenez le lecteur dans une direction, puis soudain il y a une rupture, une cassure...**

C'est mon rythme ! Je fais de l'arythmie... Finalement, je n'y avais jamais songé mais ça doit se retrouver dans mon style d'écriture...

**Ces temps-ci, les recueils de nouvelles se vendent plutôt bien. Avec votre éditeur, vous avez souhaité vous glisser dans la vague ?**

Au départ, j'ai écrit *La fortune de l'homme*, et je voulais un petit livre. Mais ça a été refusé par ma maison d'édition. Alors, j'ai écrit un autre texte, le pendant de cette Fortune..., un texte sur une virilité assumée. J'avais alors deux histoires sur le désir inabouti, j'y ai ajouté d'autres histoires sur le désespoir charnel mais au tout début, il n'y avait pas chez moi la moindre intention de recueil de nouvelles.

**Comment se passe l'écriture chez Anne Brochet ?**

Je m'y consacre pleinement. Je ne peux pas écrire et, en même temps, jouer pour le cinéma ou le théâtre. Je suis même persuadée qu'il y a, en moi, un travail souterrain. Il se passe des choses à mon insu... Pour la méthode, c'est très simple : je me donne des rendez-vous avec moi-même, et je travaille souvent le matin. J'écris pendant une heure, je ne peux pas plus...

**Qu'est-ce qui alimente votre inspiration ?**

J'ai l'impression que je fais feu de tout bois ! Tout m'intéresse.

*Suite page 9 .../...*



## LES ROMANS

.../... Suite de la page 8

Je fais un joyeux mélange de ce que je vis, de ce que je vois chez les autres. Et puis, j'écris tous mes rêves dont je me souviens. L'écriture des rêves, ça me sert depuis mon premier roman, Si petites devant ta face.

### La différence entre l'écriture et le jeu d'acteur ?

L'écriture, c'est plus actif ! Dans l'écriture, il y a un engagement beaucoup plus fort. C'est un engagement radical...

**« Mon écriture me fait rire ! Elle est inattendue...  
Comme si je ne m'y reconnaissais pas... »**

### A travers l'écriture, vous pressentez une quête...

... je cherche me mettre en danger. Je dois avoir une nécessité de l'exposition. Non pas de l'exhibitionnisme, mais de l'exposition... J'ai besoin d'éprouver des sensations fortes : le trac, c'est très stimulant. Il se trouve qu'avec le théâtre, j'ai de moins en moins le trac. Voilà pourquoi j'envisage d'arrêter le théâtre- quand mes deux enfants seront grands, j'y reviendrai peut-être... A moins qu'avant, on me donne un rôle extrêmement difficile.

### De nombreux peuples et comédiens se mettent à l'écriture...

Je n'ai pas de commentaire particulier sur ce sujet... Me concernant, je dirai que j'ai plus de capacités que je pense en avoir. Mais je n'ai pas de compte à rendre, j'ai comme des amnésies !

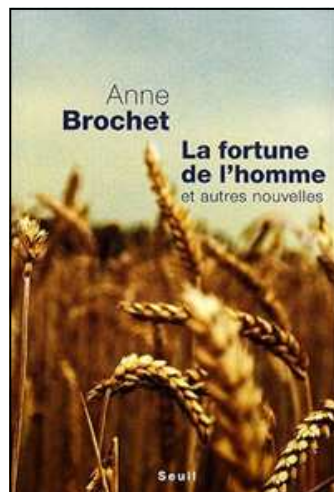
### S'il fallait définir l'écriture d'Anne Brochet ?

Elle me fait rire ! Elle est inattendue... Comme si je ne m'y reconnaissais pas...

### Aujourd'hui, vous êtes plus écrivain que comédienne ? ou le contraire...

Je suis actrice quand je joue mais quand je suis chez moi, je ne suis plus une actrice. Il en va de même pour l'écriture : quand je suis à mon bureau et que j'écris, je suis écrivain... En fait, je suis Anne, je n'ai pas de fonction. Je suis pleine de moments, je ne suis pas une fonction. Et, très sincèrement, je préfère être un écrivain qui écrit plutôt qu'une actrice qui écrit...

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire :  
*La fortune de l'homme,*  
d'Anne Brochet.  
Seuil, 158 pages, 16 €.

## Cyril MONTANA : « La faute à Mick Jagger »

Il s'appelle Simon, est hypersensible et a « viré précaire ». La trentaine, il est le héros de *La faute à Mick Jagger*, le troisième roman de Cyril Montana- et c'est tout simplement un livre aussi délicieux que délicat, aussi émouvant que débordant d'humour. Montana, on l'avait repéré pour deux textes précédents assez réussis : *Malabar Trip* (2003) et *Carla on my Mind* (2005). Le voilà donc à nouveau dans les librairies- et, on le lui souhaite, dans les mains d'un maximum de lecteurs. On précise d'entrée (si parfois on l'avait pas déjà compris) qu'il ne s'agit pas là d'un nouvel ouvrage sur les Pierres qui roulent et leur chanteur bondissant, même à 60 ans passés... Non, *La faute à Mick Jagger*, c'est une jolie alternance de souvenirs d'enfance contés par Simon et de tranches de vie d'aujourd'hui rapportés par une voix anonyme (on le glisse, comme ça : c'est Mick Jagger ou encore Demis Roussos, la voix qui s'est installée dans l'esprit dérangé de la mère du jeune homme !)... Certains lecteurs pressés y verront un livre, encore un, sur Mai 68- dont on fête cette année le quarantième anniversaire. « Absolument faux, rétorque Cyril Montana. J'ai écrit un livre sur l'enfance »... On relève quelques belles phrases- la première du livre : « Ce n'était pas que la porte était bloquée, mais juste que j'étais tellement mal que je n'arrivais plus à sortir ». Ou encore : « Simon était mieux là qu'avec ses parents qui le prenaient peut-être pour un meuble, une plante verte, une qui n'aurait pas trop besoin d'eau comme un cactus, voire un enfant autogéré ». Chez les parents de Simon, il y avait aussi de la danse, de la boisson, de la fumette, du LSD, des rires. Des pensées ? Peut-être... Mais à quoi pensaient-ils ? Et ce Simon, aujourd'hui trentenaire, hypersensible- « Nous les hypersensibles, on comprend très bien ce que c'est que d'avoir des angoisses, on ressent aussi celles des autres... » Avec Cyril Montana, c'est aussi rapide que désinvolte- on est toujours en équilibre instable, ça déstabilise entre rire et horreur. Mais surtout, et avant tout, *La faute à Mick Jagger* est un délicieux roman d'amour, qu'on se le dise ! ©S.B.



>A lire :  
*La faute à Mick Jagger,*  
de Cyril Montana.  
Le Dilettante, 226 pages, 17 €.

## Erik ORSENNA : « La chanson de Charles Quint »

*Un homme  
aux amours multiples  
rencontre soudain  
une femme soleil.  
Amour total  
pendant quatre ans  
puis surgit la mort.  
C'est La chanson de  
Charles Quint,  
le nouveau livre  
d'Erik Orsenna.  
A coup sûr,  
un best-seller.*



On aurait dû s'en douter... Sous la superbe et la flamboyance qu'il trimballe dans Paris et autour du monde, Erik Orsenna cache donc une fêlure, une brisure. Une blessure (à jamais ?) béante. Lui, le membre de l'Académie française depuis 1998, éternelle allure de Professeur Tournesol jovial qui a connu les ors des palais présidentiels et les honneurs littéraires (dont un prix Goncourt en 1988 pour *L'Exposition coloniale*), il se dés-habille (du moins, il ôte au plus un ou deux vêtements), il s'ouvre (en fait, il s'entrouvre) avec son nouveau livre, *La chanson de Charles Quint*. On glissera que son éditeur est persuadé qu'il s'agit là du best-seller de ce début 2008- et a effectué un premier tirage de 85 000 exemplaires...

Ces temps-ci, le petit monde parisiano-littéraire s'interroge : où est donc passé Erik Orsenna ? Question à l'éditeur qui fait savoir que l'écrivain ne donnera aucun entretien, ne fera aucune déclaration au sujet de cette *Chanson de Charles Quint*. Etrange de la part d'un auteur d'habitude si prolifique, d'un Académicien qui aime tant et tant parler, échanger, jouer avec les mots...

Mais à la sortie de ce livre, on saisit mieux le silence d'Orsenna. Il y a, au cœur de tous les pages, de l'intime. Oh ! non, rien à voir avec les écrivains en mal de reconnaissance qui ne trouvent rien de mieux que se gausser de leur nombril, de tournicoter (sans talent, ça va sans dire !) des mots sur leur vie qui va- et bien souvent, ils se réclament de l'autofiction. Mais voilà, raconter son quotidien n'est pas nécessairement matière à littérature. Erik Orsenna, bientôt 61 ans (ce 22 mars prochain), ancien membre du Conseil d'Etat, ancien « auteur » des dis-

cours du président François Mitterrand, possède une sacrée autre élégance... Quand il se lance dans le récit d'un amour éperdu et perdu, il y a des fulgurances rares. Ainsi, en ouverture : « Comment vous expliquer d'un mot, vous qui ne l'avez pas connue ? Comment la saluer au plus juste maintenant qu'elle n'est plus ? Quel portrait d'elle puis-je toujours garder sur moi, que personne ne me vole, et pas même la vie qui passe ? »

Et c'est parti pour près de 200 pages de pur bonheur d'écriture. De l'art d'installer un décor, des vies, des relations, des (dés) accords. Ainsi, donc, deux frères. Le frère aîné écrivain aux amours multiples et éclatées. Le frère cadet psychiatre à l'amour unique et condensé. Qui est dans le vrai ? dans le faux ? Qu'importe... puisqu'un jour, et c'est bien cela le plus important, le frère aîné est touché par le soleil- « cette femme était un soleil. Un soleil percé de deux yeux bleus. Un soleil perché sur des jambes de danseuse, c'est-à-dire aussi longues que solides et d'abord rebelles : refusant de marcher comme tout un chacun, des jambes qui inventaient de spas venus d'on ne savait où... » ou encore « un soleil très différent, vous l'avez deviné, du soleil officiel : aucune routine dans ses trajets. Ce soleil-là pouvait surgir n'importe quand et n'importe où, à n'importe quel endroit du ciel et de la terre. Un soleil imprévisible, un soleil *lunatic*, un enfant de Lewis Carroll »...

Pendant quatre ans, le frère aîné et la femme soleil vont s'aimer. D'amour fou, comme diraient les gens ordinaires. Et sou-

Suite page 11 .../...

## LES ROMANS

.../... Suite de la page 10

dain, la femme tombe malade- à 42 ans, elle meurt, cancer. Les gens ordinaires, encore, parlent alors de faire son deuil. Le frère aîné va continuer à la chercher partout, encore et toujours. Il en devient obsédé par une question fondamentale : où vivent les morts ? y a-t-il une demeure éternelle ? si oui, où est-elle ? Il se rappelle qu'au crépuscule de sa vie, rongé par le cancer, le président François Mitterrand interrogeait ses hôtes sur cette demeure éternelle...

Et soudain, dans cette quête permanente, ce frère aîné- si sûr de son avoir et de ses connaissances, se trouve confronté à l'une des énigmes fondamentales de la vie- et de la mort. Oui, de temps à autre, la femme soleil vient jusqu'à lui. Lui parle. Fantôme... Il ira même jusqu'à consulter et demander pourquoi ses yeux voient encore cette femme soleil. Existe-t-il un moyen médical, une opération chirurgicale pour que cette image s'estompe, à défaut de disparaître ?

**« Cette femme était un soleil. Un soleil percé de deux yeux bleus. Un soleil perché sur des jambes de danseuse... »**

Et puis, cette cohabitation avec la mort... Et aussi, cette fameuse chanson de Charles Quint... Un quatrain d'un auteur inconnu, en vieux français : « Mille regretz de vous habandonner, / Et deslonger vostre fache amoureuse, / J'ay si grand deuil et peine douloureuse / Qu'on me verra brief mes jours definer »- précision d'Orsenna : « Dans notre français d'aujourd'hui, *deslonger* veut dire « s'en aller de, quitter » ; *fache* : « visage » ; *definer* : « finir ». » A cette chanson, donc, Charles Quint s'attacha « d'autant plus que tout se disloquait dans son empire trop grand ». Dans cette ballade de l'homme désormais seul, Erik Orsenna a travaillé au plus près de l'affect, des sentiments. Sans jamais tomber dans la banale *love song* qui pourrait rimer avec « amour, toujours »... Tout au long de ces pages, il y a du style, de la pudeur, du rythme, des accélérations, des coups de frein, des cassures de cadence. Rien de superflu dans *La chanson de Charles Quint*. Tout simplement l'hymne à l'amour !

©Serge Bressan

>A lire :  
*La chanson de Charles Quint*,  
d'Erik Orsenna.  
Stock, 200 pages, 18 €.



## Brigitte KERNEL: « Fais-moi oublier »

Un dîner un soir d'été finissant pour ouvrir *Fais-moi oublier*, le nouveau roman de Brigitte Kernel apparue en littérature en 1993 avec *Une journée dans la vie d'Annie Moore*. La douceur sur la grande ville. Deux couples, Olivier et la narratrice, Louise et Léa... Tous quatre évoluent dans les médias- Olivier dans un journal féminin, Louise grand reporter, Léa voyage à travers le monde pour ausculter la condition des femmes, la narratrice passe la nuit à la radio et lit des textes pour les noctambules. La douceur d'un dîner cotonneux. Rien de plus banal, serait-on tenté d'avouer... L'harmonie entre les couples... Brigitte Kernel n'en rajoute pas, côté écriture- ça déroule facile, toujours sincère. Mais l'histoire bascule. Louise prise en otage dans un pays en guerre- au même moment, l'éclipse passe en France. Et puis la mort de Louise, annoncée à la radio. Que devient le désir quand un drame survient ?, interroge la bande qui enveloppe le livre... Affronter le deuil, les lames de fond, endiguer les larmes... Comment envisager de continuer à vivre près la disparition de l'être aimé(e) ? En bonne romancière, Brigitte Kernel ne s'en tient pas seulement à cette question. On est dans le roman, ne l'oublions pas- alors, l'auteur construit son texte comme un jeu de dominos qui tombent les uns après les autres, et la narratrice se retrouve plongée à son tour dans de grandes interrogations. Au contact de Léa qui survit, elle s'aperçoit être tiraillée entre l'homme de sa vie et cette jeune femme qui pourrait être peut-être sa fille, au moins sa petite sœur. L'ambiguïté est là, palpable- mais, grand talent de Brigitte Kernel, jamais dans *Fais-moi oublier* ne transpire la moindre once de vulgarité : « Qui de nous deux allait réveiller l'autre le matin ? Et s'il n'y avait pas de peignoir ? Alors elle verrait la légère pellicule de gras que j'avais sur les hanches ? Et si elle se levait plus tôt que moi ? » Dans ce livre, on se promène aussi sur les falaises de Varengeville (Normandie), on découvre un chanteur en panne d'inspiration ou encore les bienfaits de l'adoption d'un chiot. *Fais-moi oublier*, empli d'émotions, de rires et de larmes, est un livre à lire. A offrir... ©S.B.

>A lire : *Fais-moi oublier*,  
de Brigitte Kernel.  
Flammarion, 208 pages, 18 €.



## Jean-Christophe RUFIN: « Un léopard sur le garrot »

*En début d'année passée, on l'avait rencontré avec un roman d'anticipation écolo : Le Parfum d'Adam. Un an plus tard, Jean-Christophe Rufin est de passage en France pour son nouveau livre de souvenirs, en forme d'autobiographie romancée. Le titre (très beau) de ce nouveau texte : Un léopard sur le garrot. Sous-titre : Chroniques d'un médecin nomade.*



Entre ces deux événements, le hasard de la vie l'a conduit à Dakar, capitale du Sénégal : le président Sarkozy et le ministre des Affaires étrangères- Bernard Kouchner, l'ont nommé ambassadeur de France... Précision : l'ambassade à Dakar est, pour la représentation de la France dans le monde, la troisième dans l'ordre d'importance ! Alors, quand il revient à Paris pour des « obligations » littéraires, la question lui est mille fois posée et répétée : comment doit-on vous appeler ? Excellence ? Monsieur Rufin ? Et lui, de répondre à ses interlocuteurs : « Appelez-moi Jean-Christophe... » Et voilà notre homme, jusqu'alors membre d'un club fermé, celui des écrivains-médecins, membre d'un club encore plus fermé, celui des écrivains-médecins-diplomates ! Lui qui a reçu le Goncourt du Premier Roman (*L'Abyssin*, 1997), l'Interallié (*Les Causes perdues*, 1999) et le Goncourt (*Rouge Brésil*, 2001), il annonce très vite dans ce *Léopard sur le garrot* : « La médecine est la vie, ma vie, toute la vie. Aujourd'hui que je lui parais si peu fidèle, j'en suis plus proche que jamais. J'ai envie de raconter cela, de montrer cette unité. La médecine est le véritable sujet de ce

livre. Qu'on veuille bien me pardonner d'y parler beaucoup de moi ; c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour parler d'elle ». Deux pages plus loin, cette précision : « Je suis né dans la médecine, comme d'autres voient le jour au bord de la mer, au flanc d'une montagne ou dans les champs. D'aussi loin que je me souviens, la médecine a été pour moi un lieu, une condition, un état, bien avant qu'elle devienne un savoir et une profession... » Et très vite, on comprend le titre du livre de Jean-Christophe Rufin, il est le début d'un poème de Léopold Sédar Senghor, ancien chef d'Etat et grande figure de la littérature africaine : « Un léopard sur le garrot/ un cheval se lance dans une course folle/ droit devant, sans décider où il va ». Très vite aussi, on comprend qu'avec Rufin, on n'est pas en compagnie d'un auteur d'autofiction ravi parce que tourmenté par son seul nombril. A la lecture de ces pages denses, écrits dans un style fluide et précis, on chemine avec un humaniste. C'est Rufin lui-même qui glisse ce trait de caractère- quand il évoque son grand-père, « né en 1884 à Dole dans le Jura, d'une famille de petits employés et d'ouvriers », médecin dans le

centre de la France, dans le Berry et le présente comme un médecin humaniste. Un médecin du 19<sup>ème</sup> siècle, un médecin de terrain et non pas de ceux qui pratiquent la médecine technicienne. Voilà pour la naissance d'une vocation. Et on déroule un flash-back qui va s'étirer sur près de trois cent pages. Des pages dans les quelles, à aucun moment, on ne reniflera la pose, l'attitude, la figure de style. Rufin est un homme tourné vers l'autrui. Il est fondamentalement médecin, parce qu'au service des autres. Certes, on pourrait lui reprocher quelques erreurs d'appréciation et de parcours (comme, à ses débuts dans l'humanitaire, ce « putsch » à Médecins sans frontières dont il deviendra, plus tard, vice-président)... On apprécie cette remarque sur les médecins des années 1960-70- cinglante : « Une autre raison qui me faisait détester la tyrannie médiatique était qu'elle s'exerçait également sur moi. Dans le monde féodal de l'autorité professorale, le patient, quoiqu'il en paraisse, n'est pas au bas de l'échelle. Il est méprisé pour son ignorance, mais on lui fait quand même crédit d'avoir ap-

Suite page 13 .../...

## LES ROMANS

.../... Suite de la page 12

porté en cadeau son corps souffrant... » Et puis, encore quelques pointes. Fines, acérées mais jamais couvertes de poison- Rufin est un homme qui aime cultiver à plaisir les vies multiples mais ne cherche à aucun moment à détruire l'autre. Alors, on a une description réaliste sans excès du milieu littéraire parisien ou encore du monde médical qui a institué le système du mandarinat. Mais voilà, l'écrivain-médecin-diplomate qu'est Rufin ne peut se sentir à l'aise dans ces mondes, lui qui, sous des allures de (faux) naïf, a toujours éprouvé un besoin quasi viscéral de conduire, de dessiner son destin même s'il y a là du cheval fou... On savourera encore l'épisode avec ce directeur littéraire parisien lui conseillant de ne pas reprendre le manuscrit et le salua d'un définitif :

« Reprendre le livre, c'est impossible, il n'y a rien à en tirer. Dans quelques années, peut-être ». Alors, Rufin retourna au Brésil où il vivait à l'époque : « Ce fut alors que je pris conscience du rôle fécondant des saisons. Il me fallait un hiver pour enfouir ces idées, retourner mon esprit comme une terre labourée, étendre la paix de la pluie et du gel sur les herbes folles et mes pensées. Ensuite viendraient de nouvelles pousses et peut-être l'espoir d'une récolte... On sait qu'arriveront, ensuite, la moisson des succès et prix littéraires. Encore et toujours maîtriser l'emballage. Comme pour mieux ressentir le fait d'exister. Et ne jamais oublier que l'homme s'ennuie quand « la vie s'éternise »... Merci Jean-Christophe !

©Serge Bressan



>A lire :  
*Un léopard sur le garrot*, de Jean-Christophe Rufin. Gallimard, 290 pages, 17,90 €.

### ET AUSSI...

#### >*Rémy de Gourmont. Cher Vieux Daim!*, de Charles Dantzig

Auteur de plusieurs romans dont *Je m'appelle François* (2007) et de l'excellent et très remarqué *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (2005), Charles Dantzig dresse le portrait d'un homme qui a illuminé le Paris littéraire et la fin du 19ème siècle et du début du 20ème. Voilà un écrivain prodigieusement intelligent, délicieusement mordant et puissamment influent... Remy de Gourmont est aussi l'auteur d'un écrit scandaleux : *Le joujou patriotisme*, de romans ironiquement décadent- *Sixtine*, ou passionnant- *Promenades philosophiques*. De Gourmont, l'Américain Ezra Pound disait : « Il est le meilleur résumé de l'esprit civilisé entre 1885 et 1915 ».

Grasset, 254 pages, 17,50 €.

#### >*L'enfant qui grimpait jusqu'au ciel*, de Laurent Flieder

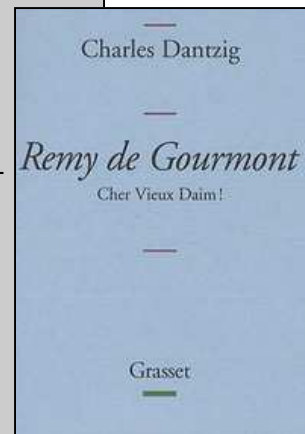
Petit garçon dans l'Italie des années 1970, Nicco est un enfant turbulent et curieux. Il rêve de devenir footballeur- normal au pays du *calcio*, et d'oublier ses oreilles décollées qui le font souffrir. Sera-t-il lui aussi, un jour, un homme aimé, admiré ? Echappera-t-il à son visage et à sa famille ? En effet, Nicco ne veut être ni plombier comme son père, ni balayeur comme son grand-père. A 13 ans, il s'est découvert un talent : à vélo, il grimpe les côtes plus vite que les autres. Ce vélo, ce cheval de métal lui permet de se libérer de son enfance- et révèle un gagnier un peu fou, un grimpeur d'exception. En Italie, Nicco devient un vrai dieu. On l'adore, le jalouse, le couvre d'or et de femmes. Il plonge dans la cocaïne. Un beau texte de Laurent Flieder que *L'enfant qui grimpait jusqu'au ciel*, avec une morale : les lauriers de la gloire se paient toujours cher...

Grasset, 326 pages, 17,90 €.

#### >*Les chiens ne font pas des chats*, de Fabienne Kanor

A 22h15, quelqu'un débarque dans une villa de Nazaré, grimpe l'escalier comme un dingue, dégaine son revolver et vise cet homme noir, ce « nègre » qui a le culot de s'envoyer en l'air avec la fille du mort. Dans la nuit sans loi ni flic, l'homme qui vient d'abattre un Noir s'empare du corps, le traîne jusque dans le coffre de sa berline... Avec Fabienne Kanor, déjà remarquée pour *D'eaux douces* (2004) et *Humus* (2007), on voyage de Belém (Brésil) à Barbès (Paris), de la Flandre à l'Afrique. C'est la vie dans toute sa démesure. Dans une langue aussi juteuse qu'ardente, un éclat de l'aventure humaine...

Gallimard, 224 pages, 16,90 €.



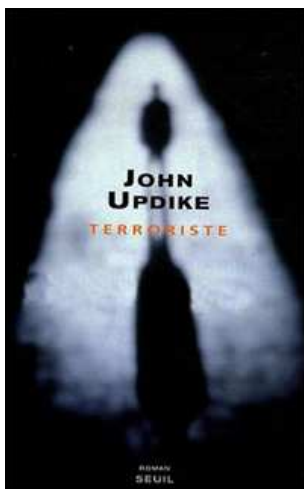
## John UPDIKE : « Terroriste »

*Le nouveau roman  
de John Updike  
a été inspiré par  
les attentats du  
11 septembre 2001*



Une belle réputation- justifiée : depuis près de cinquante ans, John Updike ausculte son Amérique. A 74 ans, il aime à se définir comme romancier, nouvelliste, poète et « critic at large » pour *The New Yorker*. Lui, l'observateur de l'Amérique blanche des classes moyennes, il revient en librairie avec un roman au titre cinglant en VF : *Terroriste*, paru outre-Atlantique en 2006. Un roman inspiré par les attentats du 11 septembre 2001 à New York et Washington...

Mais cette fois, Updike prend le contre-pied de la production littéraire US relative audit sujet. Bien sûr, il observe toujours cette Amérique prostrée et tétanisée, mais encore et toujours vivante. Bien sûr, lui l'écrivain de la décrépitude et du sexe féminin, il ne pouvait passer à côté d'un sujet flottant autour du 11 septembre 2001, tout en espérant ne pas avoir écrit « un roman politique. Les romans centrés sur la



>A lire :  
*Terroriste*, de John Updike.  
Traduit par  
Michèle Hechter.  
Seuil, 326 pages, 22 €.

grande obsession d'une époque deviennent obsoletes la saison suivant... » Et de préciser : « Un romancier doit s'intéresser avant tout au petit monde qui fourmille sous la cité... »

Alors, il s'est intéressé à un jeune homme de 18 ans, Ahmad Ashmawy Mulloy- ado sans histoires, grandi dans une bourgade pauvre du New Jersey, mère d'origine irlandaise, père égyptien. A priori, il paraît studieux, côté école. Mais va se détourner des études- fréquentation assidue de la mosquée depuis l'âge de 11 ans, influence d'un mystérieux iman yéménite... Il partage le discours de l'iman sur la surconsommation et la société occidentale. Et va apprendre, comme on le lui a demandé, à conduire un camion. Pourquoi ? Il l'ignore. Plus tard, on saura que, depuis longtemps, il était prévu qu'un camion explose dans le Lincoln Tunnel, à New York. Il fallait juste trouver le conducteur...

©Serge Bressan

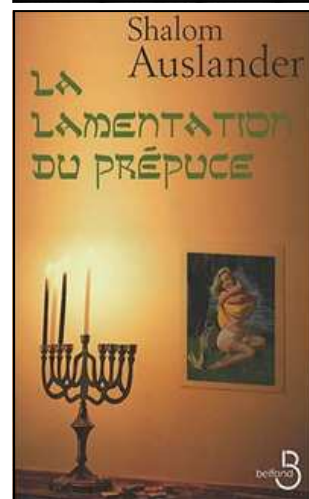
## Shalom AUSLANDER : « La lamentation du prépuce »

On peut le lire dans les colonnes de deux journaux hautement respectables, *Esquire* et *The New Yorker*. Shalom Auslander, né à Monsey dans l'état de New York, arrive ces temps-ci en librairie. Avec un premier roman au titre tout aussi accrocheur qu'enchanteur : *La lamentation du prépuce*. Un livre qui a connu, l'an passé, un joli succès outre-Atlantique- certains critiques n'hésitant pas à lui trouver une parentèle avec Woody Allen et le surnommant même « Woody Shalom » ! Et c'est vrai, à la lecture de cette Lamentation..., il y a de bien beaux airs de famille. Mais on pourrait aussi dire qu'Auslander, c'est du Philip Roth en colère... Voilà, de tels rapprochements, ça pose un auteur, l'installe dans une famille pas seulement littéraire mais aussi d'esprit. Et dans le cas présent, c'est mérité amplement- parce que Shalom Auslander manie l'humour avec une aisance, une élégance rares. Pour l'anecdote, on dira aussi que l'auteur est né dans une famille juive orthodoxe- ce qui, admet-il, lui a donné un sacré bon matériau pour l'écriture de ce roman et aussi pour l'art et l'utilisation de l'humour. Imaginez l'enfant, l'adolescent pris dans des tourments d'une violence rare : il est persuadé,

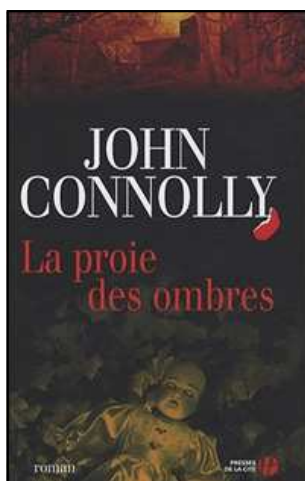
de par son éducation, que s'il allume la télé pendant Shabbat, Dieu tout-puissant le punira en faisant perdre son équipe favorite des Rangers !

Et le voilà (lui ou son héros ? allez savoir...) qui commence à douter. Alors, il se moque de la religion, de ses interdits, des fondamentalistes (de tous poils et de toutes obédiences). Et le voilà qui s'en prend aux traditions- mais avec Auslander, ce n'est jamais la charge lourde des chars, non, lui, il fait dans la légèreté, la dérision... Donc, il mange des hot dogs, lit des « magazines masculins » de son père, s'éloigne des préceptes du Shabbat, s'est entiché d'atomiques créatures blondes ! Mais en même temps, coincé, balancé entre désir de liberté et besoin de ses racines, entre tremblements et stupeur, ce héros attend le châtement divin. Au même moment, alors qu'il traverse une zone de doutes existentiels, son épouse Orli s'apprête à accoucher. Et, quasi agonisant, il est confronté à une autre question sacrament essentielle : son fils sera-t-il ou non circoncis ? quel sort réserver au prépuce de son enfant ? Un vrai régal de lecture. Corrosif à souhait.

©Serge Bressan



> A lire :  
*La lamentation du prépuce*,  
de Shalom Auslander.  
Traduit par  
Bernard Cohen.  
Belfond,  
314 pages, 19 €.



>A lire :  
*La proie des ombres*,  
de John Connolly.  
Traduit par  
Jacques Martinache.  
Presses de la Cité,

## John CONNOLLY : « La proie des ombres »

Fille d'un psychiatre de renom, Rebecca Clay fait appel au détective privé Charlie Parker : un inconnu la harcèle et exige d'elle des renseignements sur son père, Daniel Clay, disparu cinq ans plus tôt après avoir été mis en cause dans une affaire d'abus sexuels sur mineurs. A tour, assure-t-elle... Parker découvre que l'inconnu, nommé Merrick et récemment libéré de prison, est un tueur à gages qui venger la mort de sa fille, à laquelle il est persuadé que Daniel Clay a été mêlé.

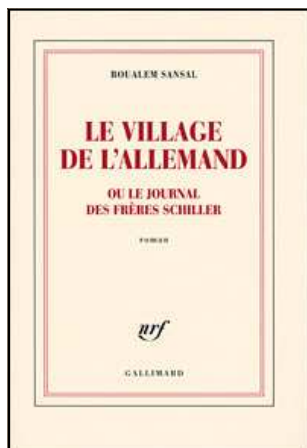
Une course-poursuite s'engage alors entre les deux hommes pour retrouver au plus vite les traces du psychiatre. Bientôt Parker découvre que l'affaire est encore plus sombre qu'il ne le pressentait, pleine de souffrance, de sang et de secrets. Traversant les paysages du Maine, toujours hanté par ses fantômes, il va découvrir la vérité. Une vérité sombre, cruelle, bouleversante.

Avec à son actif une demi-douzaine de thrillers dont le dernier en date, *L'Ange noir*, a été en France un succès critique et public, John Connolly est devenu en peu de temps l'un des auteurs-phares du genre. Adoubé par les meilleurs spécialistes américains alors qu'il est Irlandais et fier de l'être- il vit à Dublin et continue de collaborer ) *The Irisih Times*, il a su donner à son œuvre une marque toute particulière avec un envoûtant mélange de réalisme et de surnaturel qui n'appartient qu'à lui. Pour Harlan Coben, Connolly est tout simplement « l'un des meilleurs auteurs de thrillers du moment ». La preuve avec *La proie des ombres*...



## Boualem SANSAL : « Le village de l'Allemand... »

*Point de départ : deux frères.  
Dans Le village de l'Allemand  
ou le journal des frères Schiller,  
le cinquième et très réussi roman  
de Boualem Sansal,  
l'un se prénomme Rachel,  
l'autre Malich.*



>A lire :  
*Le village de l'Allemand  
ou le journal des frères Schiller,*  
de Boualem Sansal.  
Gallimard, 274 pages, 17 €.

Le premier est la contraction de Rachid et Helmut, le second de Malek et Ulrich. Deux frères nés de l'union d'une Algérienne et d'un Allemand, près de Sétif, Algérie. Là, en 1994, les deux parents ont été tués égorgés avec d'autres villageois par des membres du GIA (Groupe islamiste armé) ; les deux fils vivaient en France... Quand l'aîné Rachel vient se recueillir sur la tombe de ses parents, il va aussi dans la maison familiale et découvre une « petite valise pelée ». Il l'ouvre, y trouve des papiers ayant appartenu au père. Découverte, alors : ce père, ce Hans Schiller a été un haut placé dans le système nazi et, en 1945, il a fui en Turquie puis en Egypte avant de se poser en Algérie où il participera à la « guerre de libération » algérienne. Il en

sortira en héros et pourra ainsi épouser la fille du cheikh du village. Pourtant, ce n'est là que camouflage. Odieux...

Et là où bon nombre d'auteurs auraient fait du surplace, Boualem Sansal- tenu pour l'un des meilleurs écrivains algériens francophones, échafaude un texte vertigineux. Il est réputé pour n'écrire que des livres utiles, qui frappent toujours là où l'on ne les attend pas... Et le voilà qui nous fait plonger dans le quotidien de Rachel, marié à Ophélie dont la mère est une fan de Jean-Marie Le Pen. C'est une plongée dans le secret. Le secret de l'horreur- qui mène à la honte. Et, parfois, au suicide- Rachel met fin à ses jours au gaz d'échappement. Pendant toute sa période de doutes, Rachel a tenu son journal- que reçoit Malrich, son aîné, qui se mit alors à l'écriture. Architecte surdoué de l'écriture à tiroirs et en cascade, Sansal glisse en creux une étude sur l'islamisme et le nazisme. Et ça dézingue puisqu'il n'hésite pas à faire comprendre au lecteur que la contamination continue. Pourra-t-on l'arrêter ? Qui voudra l'arrêter ? Il y a, à toutes les pages, à tous les étages, du désespoir et de l'humour. De l'abattement et de l'énergie. Un grand texte...

©Serge Bressan



## Frode GRYTEN: « Ne réveillez pas l'ours qui dort »

Encore une perle venue du grand Nord. La preuve que la littérature scandinave se prote toujours aussi bien- ces temps-ci, c'est donc le Norvégien Frode Grytten qui en apporte la confirmation avec son deuxième roman, *Ne réveillez pas l'ours qui dort*. En VF, on avait déjà remarqué Frode Grytten en 2005 pour *Les Contes de Murboligen*. Là, il revient- avec un polar social. On plante le décor avec Grytten, 47 ans et ancien journaliste : Robert Bell est un journaliste de seconde zone, on dira plus aimablement « journaliste de base » et au fil du temps, il a acquis la certitude que rien ne se passe dans cette petite ville d'Odda, planquée au fin fond d'un fjord norvégien.

Certes, Odda a été une cité industrielle mais c'est le temps passé. Dans ce décor quasi figé, Bell écrit de temps à autre un papier sans grand intérêt, boit un coup ou encore donne des rendez-vous galants à sa belle-sœur Irène... bref, une vie aussi banale qu'ordinaire. Une vie semblable à celle de l'ours pendant l'hibernation !

Un jour, en été, activité intense en cette ville d'Odda : dans la rivière, on a trouvé le corps d'un jeune homme. Est-ce un accident ? Ou plutôt un meurtre ? Affolement dans la ville qui végète dans la crise et la misère. Et la presse locale, de s'y mettre. D'accuser les demandeurs d'asile serbes du foyer de réfugiés. On charge Robert Bell et son frère policier de mener l'enquête. Pourront-ils débusquer et passer les faux semblants ? Sau-



ront-ils oublier leurs rivalités pour faire surgir la vérité ? Au fil des pages, Bell se révèle un anti-héros parfait- il y a chez lui non pas de la désillusion mais plutôt une lucidité aigüe, un peu de lâcheté aussi (il sait qu'il vaut mieux que tout ça mais s'en contente). Sans jamais forcer le trait, Frode Grytten mène avec maestria son polar social. Il sait l'envelopper de cette mélancolie qui plonge les paysages scandinaves en automne. C'est gris, désespérant et pourtant, la vie continue... même quand on ne sait pas nager !

©Serge Bressan



>A lire :  
*Ne réveillez pas l'ours qui dort*,  
de Frode Grytten.

Traduit par  
Cécile Romand-Monnier.  
Denoël, 300 pages, 20 €.

### ET AUSSI...

>*Dans la ville des veuves intrépides*,  
de James Cañón

Il est né et a grandi en Colombie. Depuis l'âge de 25 ans, il vit à New York et *Dans la ville des veuves interdites* est son premier roman. James Cañón y propose un voyage à Mariquita, un village colombien en 1992. Des guérilleros frappent aux portes pour demander des vivres et recruter des combattants. Devant l'hostilité et l'indifférence des habitants victimes d'un énième raid, ils forcent les maisons, assassinent ceux qui osent leur résister et enlèvent les hommes. Mariquita devient alors un village de femmes...

Traduit par Robert Davreu. Belfond, 384 pages, 21 €.

>*Tourmaline*, de Joanna Scott

Sixième roman de l'Américaine. Plongeon au milieu des années 1950. Murray Murdoch quitte les Etats-Unis pour l'île d'Elbe, accompagné de sa femme et de ses quatre enfants. Décidé à oublier ses échecs professionnels, il veut se lancer dans le commerce de la tourmaline, une pierre semi-précieuse. Et Murdoch va découvrir un autre trésor sur cette île d'Elbe : Adriana, une jeune beauté qui l'attire étrangement. Elle disparaît, les événements se précipitent...

Traduit par Philippe Mikriammos. Le Cherche Midi, 300 pages, 17 €.

>*Lendemain de guerre*, de Rachel Seiffert

Rachel Seiffert, 37 ans, née de mère allemande, vit à Londres. Elle est considérée comme une des « meilleures romancières britanniques ». Avec *Lendemain de guerre*, après *La Chambre noire* (2002), elle revient avec une histoire d'amour menacée par les fantômes du passé. Alice est infirmière, Joseph peintre. Tous deux, la trentaine, se rencontrent à Londres- leur histoire semble devoir durer longtemps : ils sont amoureux et même si Joseph semble se replier sur lui-même à la moindre évocation de son passé, ses sentiments pour la jeune femme ne font aucun doute...

Traduit par Bernard Cohen. Robert Laffont, 360 pages, 22 €.

## Anna FUNDER : « Stasiland »



*Un mur dans la tête-  
Ein Mauer in Kopf... Et un univers  
encore plus orwellien que  
George Orwell n'osait l'imaginer dans  
son roman d'anticipation 1984.  
Stasiland, le livre de l'Australienne  
Anna Funder, c'est un essai  
formidablement sérieux*

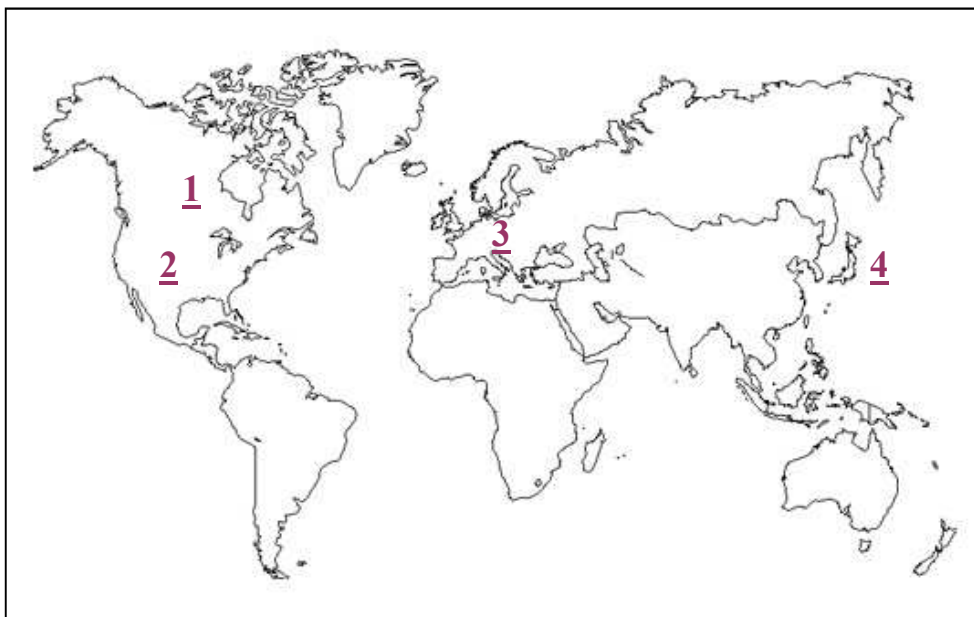
Un carnet de bord, aussi... et un journal de voyage(s) dans un pays qui n'existe plus depuis la chute du mur de Berlin en novembre 1989. *Stasiland*, c'est également une enquête sur la société est-allemande et cette police qu'on appelait la Stasi. Laquelle, pendant une cinquantaine d'années, a mis en place puis entretenu un système de peur, d'arbitraire, de cauchemar... La légende affirmait qu'en République Démocratique Allemande, un habitant sur six était membre de la Stasi. Et lorsqu'on a pu accéder aux archives de cette police, on a découvert qu'en moins d'un demi-siècle, elle avait compilé plus de documents et informations que ce qu'avait fait l'Allemagne depuis le Moyen Âge... La peur, l'arbitraire, le cauchemar- les hôtels et résidences des étrangers truffés de



>A lire :  
*Stasiland*,  
d'Anna Funder.  
Traduit par  
Mireille Vignol.  
Edit. Héloïse d'Ormesson,  
350 pages, 22 €.

micros, les indics et autres espions à chaque coin de rue, le voisin espion... Sensation étrange de ne pouvoir un pas dans la rue sans ressentir, à quelques mètres, la présence d'un membre de la Stasi... Et jusque dans les rangs des sportifs- ainsi, dans toute équipe, dans toute délégation, au moins un(e) sportif(ve) rendait compte dans le moindre détail de tout propos, de tout mouvement de ses camarades. Anna Funder a vécu en Allemagne au cœur des années 1990. Elle a sillonné l'ex-RDA, cette région où, en ce début de 21ème siècle, des « Ossies » éprouvent quelque nostalgie du communisme. Ancienne avocate internationale et productrice radio-télé, elle a rencontré Julia-jeune fille coupable d'être amoureuse d'un Italien, Klaus, leader du groupe Klaus Renft Combo qui faisait des reprises des Rolling Stones, ou encore Miriam, 16 ans, détenue pour avoir tenté de franchir le mur de Berlin... Et tant d'autres suspects, arrêtés, emprisonnés par un régime camisole : « Nous cherchions des ennemis dans tous les secteurs », se souvient un dignitaire de la Stasi... Sans forfanterie ni fioriture, avec *Stasiland*, Anna Funder livre une photo en mots d'un effet glacial. Mais aussi un exercice d'écriture indispensable au devoir de mémoire... ©Serge Bressan

## LES LETTRES DU MONDE



**1–Margaret LAURENCE** Au Québec, les éditions Alto font surgir de l'oubli *Le Cycle de Manawaka*, l'oeuvre magistrale de l'écrivaine canadienne Margaret Laurence. L'écrivaine, morte en 1987 à 61 ans et figure majeure de la littérature canadienne, est méconnue au Québec alors qu'elle est appréciée comme un grand nom de la littérature en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Cinq livres forment *Le Cycle de Manawaka*, une série d'histoires indépendantes se déroulant dans un village inventé des Prairies calqué sur Nipawa, le village natal de l'auteure. Alto publiera le cycle en entier dans sa collection Coda à raison d'un tome par saison, aventure qui se terminera avec *Les oracles (The Diviners)* en 2010.

**2– Stephen KING** Le maître de la littérature d'angoisse se lance dans la comédie musicale... En effet, l'Américain Stephen King a annoncé qu'il se lance

dans un nouveau projet. Ainsi, avec le musicien John Mellencamp, il prépare une comédie musicale. Restant dans le registre du fantastique et du frisson, *Ghost Brothers of Darkland County*, se déroulera, non pas dans le Maine, mais dans une ville fictive du Mississippi. L'histoire tournera autour de la mort, en 1957, de deux frères et d' une jeune fille. Le spectacle musical sera présenté pour la première fois à Atlanta en avril 2009- King et Mellencamp souhaitent qu'à terme, il soit programmé à Broadway.

**3– Jonathan LITTELL** Fin février, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell est sorti en Allemagne- titre : *Die Wohlgesinnten*. Pour le prix Goncourt 2006, un premier tirage outre-Rhin de 220 000 exemplaires. Et avant même sa parution, le livre a suscité la polémique. Rarement on aura autant parlé en Allemagne d'un livre alors qu'il n'était pas encore en librairie. Les premières réactions ont été

négatives, à l'exemple du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* qui qualifie Littell de pornographe tandis que d'autres dénonçaient la sexualisation et le voyeurisme jugés outrancier du livre. Quant à ses qualités littéraires de l'ouvrage, elles n'ont pas davantage convaincu. Précision : l'éditeur allemand a payé 400 000 euros pour les droits et assure être déjà rentré dans ses frais...

**4– Ajinbayo « SIKU » AKINSIKU** A 42 ans, le dessinateur japonais publie *The Manga Bible*- tout simplement, le livre le plus lu au monde adapté en manga ! Mais attention, Siku ne veut pas qu'on s'en tienne seulement et uniquement au « gentil Christ aux yeux bleus comme le présente Hollywood ». Son fils de Dieu à lui, c'est « un samouraï étranger qui arrive en ville, juste en silhouette ». Et de préciser : « Christ est un type dur, il cherche la révolte, la révolution... c'est un chic type ! »



(De gauche à droite) Margaret Laurence, Stephen King, Jonathan Littell, Ajinbayo « Siku » Akinsiku.

**LE COUP DE COEUR****Patrick GRAINVILLE : « Lumière du rat »**

A lire :  
*Lumière du rat*,  
de Patrick Grainville.  
Seuil,  
278 pages,  
21 €.

Depuis plus de trente-cinq ans et la parution de *La Toison* (1972), il ponctue l'actualité littéraire de textes toujours étourdissants. Et en cœur d'hiver 2008, Patrick Grainville, 60 ans et prix Goncourt en 1976 pour *Les Flamboyants*, maintient la tradition avec *Lumière du rat*. Voilà donc un roman aussi solaire que poétique, tout empli de lyrisme et d'excès. « Dans sa tête, leurs phrases. Leur angoisse qui suinte, leur impuissance surtout. Suppurante, répugnante. Tous les deux. Leur couple. Leur amour. Leur fameux amour. Comme si cela coulait de source... » Oui, chez Grainville, il y a à tous les étages, à toutes les pages de la flamboyance !

Pour l'histoire, on dira que Clotilde, une étudiante, vit dans un pavillon de banlieue avec ses parents. Mais ce cadre presque trop protecteur semble menacé par le regard énigmatique de Dante, le rat étrangement surdoué de son amie Carine qui habite dans la maison voisine... Et puis, cette photo- un nu somptueux d'Helmut Newton. Et encore Armelle la sœur exubérante, Salah et Carine prêtes pour l'aventure et les amoureux excès (les extravagances, aussi ?). Et l'auteur, de dérouler on récit. Il y a de la classe, de l'élégance. Du verbe fleuri, choisi. C'est échevelé- tout dédié à la gloire d'une beauté sauvage. Bien sûr, il y a une intrigue- mais elle demeure va-

gue, juste là pour une unité au roman... Parce qu'avant tout, et même si on est enthousiasmé par ce rat hypervigilant, ce Dante à qui un voisin impose dans un labyrinthe des tests de plus en plus difficiles ou encore par cette Clotilde qui s'est enamourachée pour Nora (le nu de Newton) et hait les dimanches (ah ! le poulet rôti de la grand-mère), on se laisse surtout emporter par cette tension qui alterne chaud et froid, feu et glace... De l'art et la manière, voilà bien une marque de fabrique- c'est du « made by Patrick Grainville » : ça craque, ça fond, ça dégouline... Bref, c'est de la littérature haut de gamme. Grand luxe et compagnie ! ©Serge Bressan

Copyright 2008 SB-Livres ! – ©Serge Bressan  
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :  
[sblivres@free.fr](mailto:sblivres@free.fr)